

**12.03.** 2023 19:00  
Grand Auditorium

Dimanche / Sonntag / Sunday

**Autour du monde**

## **Somi**

«ZENZILE – The Reimagination of Miriam Makeba»

**Somi** vocals

**Linda Sikhakhane** saxophone

**Liberty Ellman** guitar

**Benjamin Williams** basse

**Toru Dodo** piano

**Otis Brown III** drums

~80' sans pause

Pour en savoir plus sur la musique américaine, ne manquez pas le livre consacré à ce sujet, édité par la Philharmonie et disponible gratuitement dans le Foyer.

Mehr über Musik und Musikszene Amerikas erfahren Sie in unserem Buch zum Thema, das kostenlos im Foyer erhältlich ist.



# D'Knipserten



# Somi et le rêve de Miriam Makeba

Vladimir Cagnolari

Il en faut de l'audace, de l'amour et un sacré talent pour rendre hommage, même humblement, à celle qui fut un monument : Miriam Makeba.

Laura Kabasomi Kakoma, ou simplement Somi à la scène, a toutes les qualités requises pour s'asseoir au soleil de la cantatrice sud-africaine dont la vie est un roman. La jeune femme, à peine plus de trente ans, une voix tamisée par toutes les nuances du jazz, a été saluée par une nomination aux Grammy Awards en 2021. Née aux Etats-Unis, elle a reçu de ses parents venus du Rwanda et d'Ouganda un héritage culturel et une sensibilité qui ont puissamment ancré son cœur de l'autre côté de l'océan, sous lequel passent les racines reliant les ancêtres africains à tous leurs enfants des diasporas. La jeune femme n'a jamais oublié l'Afrique : tout jeune enfant, elle a suivi ses parents quelques années en Zambie, puis consacré ses années d'études aux cultures de continent, alors même qu'elle signait un premier album, à l'âge de dix-neuf ans. Le jazz et l'Afrique, renouer les fils de deux continents : ce n'est pas là le moindre des points communs avec la grande dame de la chanson sud-africaine.

## **Jazz en noir et blanc**

Quand Miriam Makeba naît, le 4 mars 1932, sur la natte d'une maisonnette de la banlieue de Johannesburg, la discrimination raciale est omniprésente. Peut-être faut-il voir dans ce parallèle avec la situation que vivent les Noirs aux États-Unis une des raisons de l'émergence du jazz en Afrique du Sud, qui berça la jeunesse de Miriam Makeba. La bande son d'une urbanité noire, à l'ombre menaçante du pouvoir tenu par les Blancs. Mais en Afrique du Sud,

l'arbre du jazz va donner des fruits singuliers. Un jazz nourri par la puissance des chœurs zulus, les mélodies et les rythmes de tous les peuples d'Afrique australe affluant vers les villes minières, où ils connurent le déracinement et déjà, la résistance à l'oppression.

**Miriam Makeba, dont le premier prénom, « Zenzile », signifie « tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même », a comme tant d'autres débuté enfant dans une chorale, où les hymnes en langues africaines sèment des graines de luttes et d'espoir.** On y remarque, déjà, la chaleur, la puissance et la légèreté de sa voix, mais rien alors ne laisse présager qu'elle connaîtra une si brillante carrière, car les réalités du quotidien l'obligent, après la mort de son père, à faire des ménages chez des patrons blancs, à fuir un mariage et un homme violent, et laisser sa petite fille Bongzi sous bonne garde de sa mère, le temps de trouver un nouveau travail, et de recommencer sa vie. Et c'est dans un groupe amateur qu'elle fait ses débuts avant d'être embauchée par les Manhattan Brothers, un quartet vocal masculin dont elle deviendra la voix et le bon génie féminin, signant avec eux ses premiers enregistrements (dont le fameux « *Laku Tshuni 'Langa* »). C'est alors que Zenzile devient tout simplement, à la scène, Miriam Makeba.

Au milieu des années 1950, la firme de disques Gallotone la recrute dans un quartet vocal exclusivement féminin, The Skylarks, où le swing du jazz américain s'africanise toujours plus, en phase avec la culture populaire des Noirs sud-africains dont la musique et la danse demeurent les rares espaces de liberté, tant l'état de l'apartheid se resserre, avec sa batterie de lois qui coulent dans le marbre l'injustice et l'oppression. Un quartier de Johannesburg incarnait cette liberté, la mixité et la créativité des populations noires du pays : Sophiatown. Il sera rasé en 1955 et rebaptisé « Triomf » (triomphe, en afrikaans), et ses habitants déplacés vers une cité-dortoir à l'écart de la ville, Soweto. Makeba chantera son souvenir dans la magnifique chanson « *Sophiatown is gone* ». C'est aussi la vie à Sophiatown qu'évoque *Come back Africa*, un film de Lionel Rogosin dans lequel joue Miriam. Son tournage est interdit par les autorités de l'apartheid, et doit se faire dans la



Miriam Makeba et les Manhattan Brothers en 1953

clandestinité. La scène où elle intervient se tourne ainsi en pleine nuit : dans le shebeen (bar clandestin), les hommes présents sont en pleine discussion politique. Quand ils voient Miriam entrer, ils lui demandent de chanter pour eux. La jeune femme, alors âgée de vingt-sept ans, crève l'écran. Son étoile brille, et elle devient l'un des premiers rôles d'une comédie musicale à succès, où elle rencontre celui qui deviendra plus tard son mari, le trompettiste Hugh Masekela.

Au bout de dix-huit mois d'une tournée éprouvante, le réalisateur de *Come back Africa* l'invite au Festival de Venise, où le film doit être projeté. Miriam obtient un passeport, mais avant de décoller, enregistre deux chansons prémonitoires, qui résonnent comme des adieux : « *Miriam's farewell to Africa* » et « *Iphi Ndela* » : *Porte-toi bien mon peuple / Je m'en vais dans le pays de l'homme blanc / Je te demande d'être avec moi / Pour me montrer le chemin*. Elle quitte l'Afrique du Sud. Venise, Londres, puis New York. C'est là que l'emmène Harry Belafonte, le célèbre chanteur engagé dans la lutte pour les droits civiques. Elle y rencontre un succès fulgurant.

Mais elle est loin de savoir que le chemin de sa gloire américaine est aussi celui de son exil. Elle le découvre quand, apprenant que sa mère est décédée, les autorités sud-africaines refusent de la laisser rentrer au pays. Trente et un ans vont se passer, durant lesquels elle deviendra une porte-parole de la lutte anti-apartheid, et suscitera des vocations dans le monde entier. Comme celle de Somi.

### **Le retour en Afrique**

Somi, justement, enregistrait cinquante ans plus tard, en 2009, un album dans lequel elle conviait le vétéran Hugh Masekela : un choix évidemment plein de sens, car le trompettiste, compagnon des luttes contre l'apartheid, avait dû lui aussi prendre le chemin de l'exil aux États-Unis, où il avait épousé Miriam. Somi se produit même, en 2011, sur la célèbre scène du Jazz Standard, et la presse se met à parler d'elle comme d'une nouvelle Nina Simone (par les hasards de l'histoire, cette dernière avait assisté au premier concert de Miriam à New York). En pleine ascension, la jeune femme décide de s'installer durant dix-huit mois au Nigeria, y trouvant l'inspiration et les influences de l'album « The Lagos Music Salon », où elle convie non seulement le génial rappeur Common, mais aussi une autre héritière de Makeba : la Béninoise Angélique Kidjo, elle aussi installée à New York. Ensemble, elles enregistrent une détonante version de la chanson « *Lady* » de Fela Kuti, l'inventeur de l'afrobeat qui sut tisser musique et engagement politique en une seule et même corde (souvent raide, pour Fela). Dans le vol pour Los Angeles, il croisa... Miriam Makeba, qui lui prodiguera conseils et contacts dans le monde du spectacle américain.

Car Miriam Makeba, à New York, était devenue une star, et les géants du jazz, de Duke Ellington à Miles Davis, sont venus assister à ses concerts. En 1965, elle remporte même un Grammy Award pour son album en duo avec Harry Belafonte. C'est d'ailleurs avec lui qu'elle prend l'habitude de raconter et de dénoncer le système inique qui sévit dans son pays. Contre la ségrégation, dans les deux pays, la musique devient une arme politique.

À New York, elle est aussi intervenue, cette fois-ci sans musique, devant le comité spécial de l'Organisation des Nations Unies contre l'apartheid.



Miriam Makeba

La plupart des pays africains viennent d'obtenir l'indépendance, et Miriam en fréquente les diplomates qui l'invitent à revenir en Afrique. Elle chante pour les célébrations de l'indépendance du Kenya, puis le président Nyerere de Tanzanie l'invite et lui donne un passeport tanzanien. Tout au long de sa carrière, elle en obtiendra une dizaine d'autres. « *À chaque fois qu'un pays accède à son indépendance, racontait-elle, on appelle Miriam.* » Evidemment, elle chante au gala qui accompagne la fondation de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA) en 1963. La chanteuse, qui représente désormais bien plus que cela, se produit dans toutes les grands-messes panafricaines : au festival d'Alger en 1969, Zaïre 74 à Kinshasa ou encore le Festac à Lagos en 1977. À chaque fois, elle intègre à son répertoire des chansons dans la langue des pays qu'elle traverse : swahili, portugais, lingala, arabe, malinké... Miriam est devenue « Mama Africa ».

Pour elle, l'Afrique devient même une bouée de sauvetage. Quand, après s'être séparée de Masekela, Miriam épouse Stokely Carmichael, militant et figure du Black Panther Party, le monde du show bizz et des médias américains se retournent contre elle. Ses concerts sont annulés, et elle est même interdite de se produire dans les pays du Commonwealth. Le président guinéen Sekou Touré leur propose alors de venir s'installer dans son pays.



Somi incarnant Miriam Makeba dans *Dreaming Zenzile*

À la demande du président, elle chante régulièrement pour les chefs d'État conviés dans la capitale Conakry, et se construit même une maison, qui existe encore, sur les hauteurs du Fouta Djallon. Makeba appartient désormais à toute l'Afrique, et à sa lutte d'émancipation. Si aux États-Unis, la lutte pour les droits civiques a fini par triompher, la situation en Afrique du Sud ne fait qu'empirer, et les massacres d'étudiants à Soweto en 1976 ont un peu plus ouvert les yeux du monde sur l'horreur de l'apartheid.

### **Somi rêve de Makeba**

Quarante ans plus tard, en 2017, Somi ne démentait pas son attachement au continent. Elle qui aime aussi chanter en swahili, décide de consacrer un album entier à ces Africains venus s'installer à New York, et notamment à Harlem dans le quartier où vit une importante communauté sénégalaise. Elle invite d'ailleurs Aloe Blacc, et adapte la chanson « *Englishman in New York* » de Sting



en se mettant dans la peau d'un émigré africain. Constante, elle cultive les chemins qui la relie au continent de ses parents et se concentre sur l'Afrique du Sud et son idole, Miriam Makeba. Elle écrit *Dreaming Zenzile*, une comédie musicale dont la production sera interrompue par la pandémie de Covid-19, mais se poursuivra en 2021 par une grande tournée américaine saluée par la critique.

**En incarnant Mama Africa à la scène, Somi a appris à se mettre dans sa peau, dans ses pas, et jusque dans les couleurs singulières de sa voix.** Cette aventure trouvera aussi un aboutissement en studio, où elle enregistre en 2022 « Zenzile: The Reimagination of Miriam Makeba ». Dix-sept morceaux qui donnent une idée du vaste répertoire de la Sud-Africaine, ré-imaginés, ré-inventés pour les doter de nouvelles couleurs, celles de Somi. Elle y mêle aussi les voix d'artistes sud-africains comme les chanteuses Msaki et Thandiswa Mazwai, le piano du génial pianiste Nduduzo Makhatini, les splendides chœurs zulus de Ladysmith Black Mambazo, mais aussi les voix de Gregory Porter, Angélique Kidjo ou encore Seun Kuti, l'un des fils de Fela. C'est cet album, et tout ce chemin parcouru, qu'elle présente sur la scène de la Philharmonie Luxembourg. Il est, écrit-elle, *« ma tentative d'honorer la voix sans concession d'une femme africaine qui a inévitablement fait de la place pour mon propre parcours et celui d'innombrables autres artistes africains. En bref, je lui suis redevable. Nous lui sommes tous redevables ».*

Miriam Makeba verra la fin de l'apartheid en 1990, peu après la libération de Mandela, quand elle sera enfin autorisée à rentrer pour se recueillir sur la tombe de sa mère. Et même si la vie lui avait imposée toute sorte d'épreuves, arrachée sa fille décédée en Guinée, celle que Mandela appelait « *la mère de la Nation* » n'aura rien abandonné de ses luttes : pour son pays, pour l'Afrique et tout simplement pour plus de justice. À soixante-dix-sept ans, c'est d'ailleurs lors d'une soirée de soutien à l'écrivain italien Roberto Saviano, menacé par la mafia napolitaine qui s'en prenait aussi aux migrants africains, qu'elle chanta une dernière fois

en novembre 2008 avant de rendre l'âme à sa sortie de scène. Gageons que là où elle est aujourd'hui, elle doit être fière des graines qu'elle a semées, et des filles spirituelles qu'elle a inspirées. Somi, on l'aura compris, en fait partie. Il ne reste plus qu'à la découvrir sur scène. Avec son rêve de Makeba.

*Vladimir Cagnolari est journaliste et passionné par les musiques africaines. Après avoir durant huit années présenté l'émission « L'Afrique enchantée » sur les ondes de France Inter, il est aujourd'hui rédacteur en chef du site pan-african-music consacré aux musiques afro.*



# “Cultivons l’art d’être responsables !”

Nos institutions culturelles jouent un rôle primordial  
dans la préservation des liens sociaux.

Partenaires de confiance depuis de nombreuses années, nous  
continuons à les soutenir, afin d’offrir la culture au plus grand nombre.

[www.bdl.lu/rse](http://www.bdl.lu/rse)

**B** BANQUE DE  
LUXEMBOURG

# Tribut an den Leitstern

## **Somis «ZENZILE – The Reimagination of Miriam Makeba»**

Stefan Franzen

Als Afrikanerin in New York hat Somi seit fünfzehn Jahren atemberaubende und komplexe Visionen von Black Music entwickelt. Mit «ZENZILE – The Reimagination of Miriam Makeba», ihrem Tribut an die große Südafrikanerin, setzt Somi ihren Dialog zwischen den Kontinenten fort. Und arbeitet damit zugleich ihre eigene Geschichte auf.

Man stolpert zuerst über diesen Namen: Zenzile. Wofür steht er in Somis Programm über Miriam Makeba? Nun, Zenzile war der erste Name der «Mama Africa», und er bedeutet: «Jemand, der die Hindernisse des Lebens überwinden, sich einen eigenen Weg bahnen kann.» Das spiegelt den Lebenslauf der großen Sängerin so wunderbar wider, dass man Somis Entscheidung versteht, Zenzile und nicht das universell verständlichere «Miriam» als Titel ihres Tributs auszuwählen. Denn die Überwindung von Hindernissen, das Bahnen des eigenen Pfades, davon war auch ihr eigener Weg stets geprägt.

Es ist der 10. November 2008. Somi, die mit internationalem Erfolg ihr Debütalbum «Red Soil In My Eyes» veröffentlicht und mit ihrem New African Soul eine neue Farbe auf die weltmusikalische Landkarte gesetzt hat, ist im Begriff, in ihrer neuen Heimatstadt New York auf die Bühne zu gehen. Da erhält sie einen Anruf – und steht unter Schock. «*Ich muss den Leuten da draußen beibringen, dass gerade Miriam Makeba gestorben ist*», geht es ihr immer wieder durch den Kopf. Und nach dem Konzert rotiert der folgende Gedanke in ihr: «*Wie können wir es in New York schaffen, ihr auf würdige Weise Tribut zu zollen?*» Es folgen zahllose

Telefonate mit Veranstaltern und Künstlern, und in kurzer Zeit kommt eine denkwürdige Hommage im neueröffneten «Poisson Rouge» zustande, das ehemalige Village Gate. Makeba hatte hier gastiert, als Harry Belafonte sie in den 1950er Jahren erstmals in die USA holte. Belafonte selbst, Paul Simon, Randy Weston – der mit ihr und Dizzy Gillespie auf Tour gewesen war – und viele andere Wegbegleiter der Südafrikanerin finden sich jetzt für Somis Tribut-Show ein. *«Am Ende der Nacht fragten sie mich: Wie hast du all diese Leute in den Saal gebracht? Und ich sagte: Ganz offensichtlich war das nicht ich. Vielmehr war das ein Zeugnis der Liebe, die wir alle für Miriam Makeba haben und die Wirkung ihres Vermächtnisses. Das war ein Knackpunkt meiner Karriere»*, sagt Somi.

Als Laura Kabasomi Kakoma wächst Somi in Illinois auf, sie ist das Kind von Einwanderer-Eltern aus Ruanda und Uganda. Den afrikanischen Kontinent lernt sie schon früh kennen, denn der Vater arbeitet bei der Weltgesundheitsorganisation in Sambia. Später, wieder in den USA, studiert Somi Anthropologie und Afrikanistik, ihren musikalischen Weg beginnt sie als klassische Cellistin und im Kirchenchor, eifert Nina Simone und Sarah Vaughan nach, wird schließlich Backgroundsängerin beim Jazztrompeter Roy Hargrove. Die Entscheidung gegen eine universitäre Laufbahn und für die Karriere einer Musikerin und Schauspielerin ist schmerzhaft. Ein Kampf, der sich bis in ihre Nachtruhe hineinzieht.

Als ein Jahr nach Miriam Makeba ihr Vater stirbt, passiert etwas genauso Eigenartiges wie Erlösendes: *«In meinen Träumen unterhielt sich mein verstorbener Vater mit Miriam Makeba! Und sie sagte: <Es ist OK, wenn sich deine Tochter für den Weg der Künstlerin entscheidet. Du wirst ihre Stimme genauso wertschätzen, wie du das mit meiner getan hast.> Durch diese Träume hatte ich das Gefühl, dass mein Vater mit meiner Berufswahl Frieden geschlossen hatte. Ich hatte mich immer schuldig ihm gegenüber gefühlt: Wie konnte ich nur Musikerin werden, wo ich doch all diese Bildung genießen durfte und all die Möglichkeiten hatte, die es in den Dörfern nicht gab, aus denen meine Eltern stammten. Miriam half mir also im Traum, durch die Gespräche mit meinem Vater zu navigieren.»*



Somi

photo: August Udoh

Doch Somi braucht Abstand von diesen Dialogen, die direkt aus der Ahnenwelt zu ihr zu sprechen scheinen, kann das «Erträumte» noch nicht künstlerisch verarbeiten. Eine Zeit lang lebt sie im nigerianischen Lagos, realisiert weitere Alben, in denen sie ihren Alltag in Nigeria nachzeichnet, aber auch über die afrikanische Community in Harlem spricht. Über ihre Träume zu schreiben, wagt sie noch nicht, zu traurig wären diese Songs geworden, sagt sie. Doch nach ihrer Rückkehr merkt sie allmählich: Es gibt immer noch Platz, um Miriam Makebas Geschichte zu erzählen.

Ausgestattet mit einem Förder-Etat der Mid-Atlantic Arts Foundation beginnt sie die Recherche, fliegt nach Südafrika. Dort durchläuft sie einen Prozess und gibt zu: *«Ich ging mit einer Menge Unsicherheit in dieses Projekt hinein. Ich bin ja selbst Songwriterin und singe meine eigenen Songs. Aber dann eine Ikone zu covern, oder sagen wir besser, ihr Tribut zu zollen, da kamen Fragen auf wie: Oh je, ich bin ja gar keine Südafrikanerin, werde ich die Sprachen gut genug sprechen? Ich tat mein Bestes, um mich in die Kultur, die Geschichte hinein zu versenken. Ich lernte auch Xhosa. Ich tat also so viel wie möglich, nicht nur um Miriam Makebas Stimme und ihre Färbungen zu verstehen, sondern auch die Kultur, die diese Färbungen hervorbringt. Es ging also nicht darum, so wie Miriam zu klingen. Das musste ich schon vor langer Zeit aufgeben, ich wusste, ich werde nie so wie sie klingen, und ich bin nicht einmal daran interessiert. Mir geht es darum, dass ein Gespräch zwischen ihr und mir entsteht. Ich musste einen Weg finden, ihre Stimme zu ehren, aber gleichzeitig meine Stimme zu ehren.»*

Der Titel deutet schon daraufhin, dass es Somi nicht um ein herkömmliches Cover-Programm geht. Mit *«ZENZILE – The Reimagination of Miriam Makeba»*, zugleich Plattenveröffentlichung wie auch Konzertshow und in New York auch Musical-Fassung *Dreaming Zenzile*, hat Somi zwei Anliegen: Zum einen möchte sie, dass das Werk eine Neubeschäftigung mit der Ikone auslöst, sowohl musikalisch als auch biographisch. *«Sie war die erste afrikanische Frau, die eine globale Aufmerksamkeit bekam»*, sagt Somi. *«Ich profitiere von diesem Raum, den sie geöffnet hat. Und auch mein Publikum kann neu überprüfen, welches Bild es von Miriam Makeba bisher hatte. Wenn man sich ihre Lebensgeschichte anschaut, dann vergegenwärtigt man sich vor allem eines: wie großzügig sie war, als Frau, als Künstlerin, als Afrikanerin, als Person. Zum anderen stellte ich mir die Frage: Wie würden sich ihre Songs heute anhören, mit dem Sound des 21. Jahrhunderts, wenn sie meine Zeitgenossin wäre?»* Wer sich durch Miriam Makebas Katalog hört, kann feststellen: Der Sound der Südafrikanerin zeigte sich wandlungsfähig. Von folkigem Ton über Jazz und brasilianischen Tupfern bis zu breitwandigem Pop erstreckte sich ihr Spektrum über diese Jahrzehnte. Wo soll man hier beginnen, wenn man all diesen Facetten in einer Hommage gerecht werden möchte?

Somi löste das Problem elegant: Sie wählte ausschließlich Songs aus Miriam Makebas vor allem frühen Repertoire, zu denen sie eine tiefe, intuitive Beziehung hat. Dabei fiel die «Re-Imagination» ganz unterschiedlich aus, hat aber einen roten Faden, wie sie erklärt. «*Vielfach geht es auch darum, die Songs in ein Jazzidiom zu überführen, als eine Metapher dafür, dass Miriam Makeba immer für Freiheit kämpfte.*» Makebas beherztes Eintreten gegen die Apartheid bestimmte auch ihr künstlerisches Leben: Aus ihrer Heimat verbannt, sprach sie 1963 vor der UN-Vollversammlung und verlangte den Boykott des Regimes. Doch auch in Übersee wurde es ungemütlich: Die USA wiesen sie wegen ihrer Liaison zum Bürgerrechtler Stokely Carmichael aus. In Guinea, der nächsten Station ihres insgesamt 30-jährigen Exils, verstärkte sie ihre politischen Aktivität, entwickelte ein von Protestliedern gespicktes Repertoire. «*Für mich ist der Jazz das Vokabular, das eine bestimmte Art von Freiheit und Dehnung ermöglicht. Eine Menge meiner Song-Adaptionen sind davon geprägt*», erklärt Somi.

Das wird zum Beispiel ohrenfällig in ihrer Version der bekannten Folk-Songs «*Malaika*» und «*Ring Bell*», die sie zu Jazzballaden mit ausgefuchsten Harmonien wandelte. «*House Of The Rising Sun*» hat eine komplette Metamorphose zu einem Afro-Jam hinter sich. «*Milele*» hingegen bekam ein Flair, das eher dem Afropop zuneigt, «*Mbombela*» nahm den Charakter einer glühenden Jazzsoul-Hymne an. Und «*A Piece Of Ground*», ein Song über die Benachteiligung der Schwarzen bei der Landvergabe, wird gar zu einem kleinen Drama mit beeindruckendem Vokalfinale ausgestaltet. Die Gästeliste auf dem Album mit Namen von Angélique Kidjo bis Seun Kuti soll reflektieren, dass Makeba eine bedingungslose Panafrikanerin war, die im Dialog mit dem ganzen Kontinent stand. Und ein Gregory Porter fügt sich in «*Love Tastes Like Strawberries*» mit Herz und Seele in seine Rolle des Wiedergängers von Harry Belafonte. Mit diesem Song ehrt Somi die Duett-Arbeit der Südafrikanerin. Trotzdem sind alle diese Neuversionen so angelegt, dass sie auf der Bühne auch ohne Gastauftritte im neuen Gewand brillieren können, etwa in Quintettbesetzung, in der Somi – wie in ihrem Auftritt in der Philharmonie – zum herkömmlichen Jazztrio mit Stimme noch eine Gitarre zufügt.





Somi

photo: Daniel Obasi

Schließlich die Gretchenfrage: Wie hält es Somi mit Miriam Makebas größtem Hit, «*Pata Pata*», der durch unzählige mittelprächtige Versionen nach Jahrzehnten sein unbekümmertes Flair eines Spiel-Liedes verloren hat? *«Ich wollte es erst nicht aufs Album tun, eben wegen der ganzen Klischees. Und immer, wenn Leute über Miriam Makeba reden, sagen sie: <Oh ja, <Pata Pata>!> Wenn sie auch gar nichts Anderes kennen, <Pata, Pata> kennen sie. Das hat mich immer frustriert. In der afrikanischen Musiker-Community <Pata Pata> zu singen, ist wie in der Jazz-Community zu sagen: Ich singe <My Funny Valentine> zum tausendsten Mal.»* Dazu kommt, so erzählt Somi, dass Makeba selbst sich nicht besonders um den Song scherte. Sie war regelrecht geschockt, dass es ihr erfolgreichster Titel wurde. *«Sie sagte: <Die Leute kennen diesen Song mehr als die Songs über meinen Kampf!> Und deshalb sagte ich mir: Nein, ich lege den Schwerpunkt auf die Struggle-Songs. Aber auf der anderen Seite: Wie kann man ein Miriam Makeba-Tribut machen und <Pata Pata> ausschließen? Also sagte ich mir: Wir machen es in einer dunklen Farbe, verlangsamen es, stellen es auf den Kopf und platzieren im Original ihre*

*Stimme hinein, wie sie über den Kampf gegen die Apartheid spricht. So sind die Leute dazu angehalten, all das zu verstehen, was sie bei jedem einzelnen Mal mit sich rumschleppte, wenn sie dieses leichtfüßige Tanzlied für ein Publikum sang.»*

Stefan Franzen wurde 1968 in Offenburg/Deutschland geboren. Nach einem Studium der Musikwissenschaft und Germanistik ist er seit Mitte der 1990er Jahre als freier Journalist mit einem Schwerpunkt bei Weltmusik und «Artverwandtem» für Tageszeitungen und Fachzeitschriften sowie öffentlich-rechtliche Rundfunkanstalten tätig.



Fondation  
EME

Mieux vivre ensemble  
grâce à la musique

Développant des projets innovants à la croisée de la musique et du domaine social, la Fondation EME oeuvre pour permettre l'inclusion et apporter de la dignité aux personnes fragiles ou en détresse.

IBAN: LU38 0019 2955 7929 1000

BIC: BCEELULL

[www.fondation-eme.lu](http://www.fondation-eme.lu)

payconiq



# Interprète

## Biographie

---

### **Somi** vocals

Born in Illinois to immigrants from Rwanda and Uganda, acclaimed vocalist and songwriter Somi has built a career of transatlantic sonicism and storytelling. «Petite Afrique», Somi's sophomore effort for Sony Music's historic O'keh Records, is a daring, relevant, refashioning of what «jazz» and «African music» mean – both singularly and to each other. The album, which won a 2018 NAACP Image Award for Outstanding Jazz Album and features special guest Aloe Blacc, is a timely song cycle about the dignity of immigrants in the United States. Equally anthropologist and writer, Somi's songs both celebrate Harlem's black experience and lament gentrification's slow erasure of the vibrant African immigrant population from the historic neighborhood. «Petite Afrique» is the highly anticipated follow-up to Somi's last chart-topping album and major label debut entitled «The Lagos Music Salon» which was inspired by an 18-month creative sabbatical in Lagos, Nigeria and landed at number one on US Jazz charts. The album, which features special guests Angélique Kidjo and Common, draws its material from the tropical city's boastful cosmopolitanism, urgent inspiration and giant spirit. Somi continues to craft a fiercely original way of song-making that straddles the worlds of African jazz, soul and pop with a newfound ease and a voice that *Vogue Magazine* simply calls «*Superb!*». *The Boston Globe* proclaims that Somi's latest work «*is a sustained triumph displaying rich musicality, a sharp pop sense, and rare sophistication*» while *The Huffington Post* dubbed the young singer «*the New Nina Simone*». Singing in



Somi

photo: August Udeh

English and a wide range of African languages, her artistic evolution is indisputable. As her career has taken off, Somi's talents have been called upon for collaborations and live performances alongside a diverse cast of artists including Mos Def, Baaba Maal, John Legend, Billy Childs, Hugh Masekela, Idan Raichel and many more. Widely acknowledged as both artist and scholar, Somi is a TED Senior Fellow, a 2018 Doris Duke USA Fellow, an inaugural Association of Performing Arts Presenters Fellow, a former Artist in residence at Park Avenue Armory, UCLA's Center for the Art of Performance, The Robert Rauschenberg Foundation and Baryshnikov Arts Center, The Apollo Theater and a recipient of numerous national arts grants. She was also the founder of New Africa Live, a nonprofit organisation dedicated to celebrating the very best of contemporary African artists working in the performance, visual and literary arts. Also celebrated for her activism, Secretary General Ban Ki-moon recently asked Somi to perform at the United Nations' General Assembly in commemoration of the International Day of Remembrance of the Victims of Slavery and the Transatlantic Slave Trade. The following year, she was invited to perform at Carnegie Hall alongside Hugh Masekela, Dave Matthews and Vusi Mahlesela in celebration of 20 years of South African democracy. Somi and her band continue to perform at international venues and stages around the world. In her heart of hearts, she is an East African Midwestern girl who loves family, poetry, and freedom.

# Autour du monde

Prochain concert du cycle «Autour du monde»  
Nächstes Konzert in der Reihe «Autour du monde»  
Next concert in the series «Autour du monde»

**22.04. 2023 20:00**  
Grand Auditorium  
Samedi / Samstag / Saturday

**Susana Baca**  
«Palabras Urgentes»

**Susana Baca** vocals  
**Pedro Avila** violin  
**José Vicente** piano  
**Renzo Vignati** electric guitar  
**Jonathan Mendoza** acoustic guitar  
**Alvin Huaranga** bass  
**Manuel Mejia** backing vocals  
**Hugo Bravo** percussion

La plupart des programmes du soir de la Philharmonie sont disponibles avant chaque concert en version PDF sur le site [www.philharmonie.lu](http://www.philharmonie.lu)

Die meisten Abendprogramme der Philharmonie finden Sie schon vor dem jeweiligen Konzert als Web-PDF unter [www.philharmonie.lu](http://www.philharmonie.lu)

Follow us on social media:



[facebook.com/philharmonie](https://facebook.com/philharmonie)



[instagram.com/philharmonie\\_lux](https://instagram.com/philharmonie_lux)



[youtube.com/philharmonielux](https://youtube.com/philharmonielux)



[twitter.com/philharmonielux](https://twitter.com/philharmonielux)



[lu.linkedin.com/company/philharmonie-luxembourg](https://lu.linkedin.com/company/philharmonie-luxembourg)



[tiktok.com/@philharmonie\\_lux](https://tiktok.com/@philharmonie_lux)



LE GOUVERNEMENT  
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG  
Ministère de la Culture



Mercedes-Benz

## Impressum

© Établissement public Salle de Concerts  
Grande-Duchesse Joséphine-Charlotte 2023  
Pierre Ahlborn, Président  
Stephan Gehmacher, Directeur Général  
Responsable de la publication: Stephan Gehmacher  
Rédaction: Charlotte Brouard-Tartarin,  
Dr. Christoph Gaiser, Dr. Tatjana Mehner,  
Anne Payot-Le Nabour  
Design: Pentagram Design Limited  
Imprimé par: Print Solutions  
Tous droits réservés.